TOBERNE,

OU

LE PÊCHEUR SUÉDOIS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

MÊLÉE DE MORCEAUX DE MUSIQUE :

Paroles du C. PATRAS, Musique du C. BRUNY.

Représentée sur le Théâtre de la rue Feydeau en Vendemiaire, 4e. année de la République Française.

A PARIS,

Chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN V. DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

CHRISTIERN, *Neveu du roi de Suéde.*
RODOLPHE, *Confident de Cristiern.*
LOFFIELD, *Chef des mines.*
TOBERNE, *jeune Pêcheur.*
ERIC, *Garçon Pêcheur.*
UN OUVRIER, *travaillant aux mines.*
GERNANCE, *fille de Loffield.*
LA MERE TOBERNE, *très-vieille.*
TROUPE D'OUVRIERS.
TROUPE DE BRIGANDS.
TROUPE DE PÊCHEURS.
DOMESTIQUES *de Loffield.*
MARÉCHAUSSÉE SUEDOISE.
FEMMES ET FILLES DES PÊCHEURS.

La Scene est en Suéde.

Le Théâtre représente l'extérieur de l'entrée d'une mine, au milieu d'une chaîne de montagnes : derrierre, sur un endroit plus élevé, on voit l'antique maison de Loffield qui laisse découvrir un bâtiment neuf, bas et prolongé, dans lequel les ouvriers des mines viennent passer les nuits. Le côté droit, jusqu'à l'avant scene, représente l'entrée d'une forêt ; le côté gauche est fermé par des montagnes. Le chemin de la ville est au fond.

TOBERNE, OU LE PÊCHEUR SUÉDOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Il n'est pas encore jour.)

CHRISTIERN, TROUPE DE BRIGANDS.

(INTRODUCTION, N°. 1.)

CHRISTIERN, *avançant avec précaution. Quand il voit que tout est tranquille, il fait signe aux brigands de s'avancer.*

Chut! chut!

Les Brigands paraissent au débouché du chemin de la ville. Ils passent devant la maison, sans bruit, et se rassemblent au devant de la scene.

CHRISTIERN, *à demi-voix.*

Avancez tous en silence ;
Cachez-vous dans ces forêts :
Le courage et la prudence
Vont assurer nos succès.

LE CHŒUR, *à demi-voix.*

Avançons-nous en silence, etc.

CHRISTIERN.

Vous jurez tous de servir ma vengeance ?

LE CHŒUR.

Nous jurons tous de servir ta vengeance !

CHRISTIERN.

Vous punirez qui m'osait outrager ?

LE CHŒUR.

Nous punirons qui t'osait outrager.

CHRISTIERN.

N'écoutez point les cris de l'innocence.
Détournez vos regard à l'aspect de Gernance :
Sa beauté vous ferez changer.
Livrez son pere à ma vengeance ;
Je veux aux yeux de celle qui m'offense,
Moi-même lui percer le cœur.

LE CHŒUR, *à part.*

Sans l'espoir de la récompense,
Sans le pillage et la licence,
Son projet nous ferait horreur.

CHRISTIERN.

Vous partagerez ma fureur ?

Vous jurez tous de servir ma vengeance ?

LE CHŒUR.

En frémissant de ta fureur,
Nous jurons tous de servir ta vengeance.

CHRISTIERN, *croyant avoir entendu du bruit.*

Paix... chut... on vient.. ne bougez pas.

LE CHŒUR, *formant tableau.*

Paix... chut... on vient... ne bougeons pas.

(*On écoute en silence.*)

CHRISTIERN.

Je me trompais... on ne suit point nos pas.

LE CHŒUR.

Il se trompait... on ne suit point nos pas.

CHRISTIERN.

Gardez tous un profond silence.
Il est tems de partir ; éloignez-vous sans bruit.

(*L'Aurore succède à la nuit.*)

LE CHŒUR.

Retirons-nous en silence ;
Cachons nous dans ces forêts :
Le courage et la prudence
Vont assurer nos succès.

CHRISTIERN.

Paix ! silence !

LE CHŒUR, *entrant dans la forêt.*

Silence ! paix !

SCENE II.

CHRISTIERN, RODOLPHE, UN DOMESTIQUE de Christiern.

RODOLPHE, *au Domestique qui renvoye.*

C'eſt bon, c'eſt bon : ne va pas plus loin : je le vois.

CHRISTIERN.

Rodolphe est déjà de retour ?

RODOLPHE, *l'abordant.*

A la fin, Seigneur je vous rejoins.

CHRISTIERN.

As-tu réussi ?

RODOLPHE.

Parfaitement.

CHRISTIERN.

Mon oncle me pardonne ?

RODOLPHE.

Il croit aux belles promesses que je lui ai faites de votre part, et votre exil est fini : j'ai voulu vous l'annoncer sans perdre ûn seul instant ; ne vous trouvant pas à la ville je me suis douté qu'il y avait quelque chose de nouveau : un de vos gens ma conduit sur vos traces, et en vous trouvant en si bonne compagnie, je vois clairement que je ne me suis pas trompé.

CHRISTIERN.

J'ai besoin de ces scélérats.

RODOLPHE.

Pour quoi faire ?

CHRISTIERN.

Tu sauras tout. (*Il lui montre la fenêtre de Gernance.*) Rodolphe ! c'est là ! là que l'ingrate repose.

RODOLPHE.

Qui ?

CHRISTIERN.

Gernance !

RODOLPHE.

Quelle est cette Gernance ?

CHRISTIERN.

Un ange ! — Pour rendre mon exil plus supportable, en attendant le succès de ton voyage, j'ai cherché à me distraire ; j'ai visité ces mines. — Le hasard me fit entrer là, — chez celui qui en dirige les travaux. — Je vis sa fille : elle offrit à mes regards éblouis un mélange précieux, inconnu dans les cours. — Elle est belle, sage et modeste. — Je l'adorai : l'habitude de commander à l'amour même ne me laissa pas douter de ma victoire. — Je m'expliquai sans ménagement. — Un regard d'indignation fut la seule réponse de Gernance : depuis ce jour son pere a porté l'audace jusqu'à m'interdire l'entrée de sa maison. — Mais dans deux heures je serai vengé.

RODOLPHE.

Et comment ?

CHRISTIERN, *en confidence.*

Je vais enlever Gernance.

RODOLPHE.

Y pensez-vous ? On dit que les gens qui travaillent à ces mines sont robustes et nombreux : ils défendront la fille de leur maître.

CHRISTIERN.

Tout est prévu. — Pour ne donner aucun soupçon, j'ai rassemblé pendant la nuit ceux qui doivent me servir. Loffield, ce pere insolent, n'a point suivi l'usage qui tient les ouvriers renfermés dans les mines : (*montrant le bâtiment neuf.*) il leur a fait construire cet abri où ils viennent passer les nuits. — Mais chaque matin ils redescendent tous dans le souterrain qui n'a que cette seule issue. — Dès qu'ils y seront, je la ferai fermer ; tout est préparé : il ne faut qu'un moment pour les engloutir à jamais.

RODOLPHE.

Mais ne craignez-vous pas ?

CHRISTIERN.

Quand on a perdu l'espérance, peut-on encore avoir des craintes ?

RODOLPHE.

J'ai lu je ne sais où : — « Ce n'est ni l'espoir n'y la crainte

qui doivent guider un honnête homme : sa récompense est dans son cœur, sa punition est dans ses fautes.... »

CHRISTIERN.

Insolent, tu oses...

RODOLPHE.

Ce n'est pas moi qui dit cela. Au contraire! vous êtes un grand Seigneur, il faut contenter vos fantaisies à quelque prix que ce soit... et me voilà prêt à vous obéir.

CHRISTIERN.

A la bonne-heure.

RODOLPHE.

Mais ne serait-il pas plus prudent d'attirer la jeune fille dans quelque piege, que de l'enlever à force ouverte ?

CHRISTIERN.

Comment s'introduire dans la maison ?

RODOLPHE.

Il faut en chercher les moyens.

SCENE III.

CHRISTIERN, RODOLPHE, *au-devant de la scene, contre la forêt*, TOBERNE, ERIC, *sur le sommet de la montagne. — On voit d'abord leurs têtes au-dessus des rochers, comme s'ils venaient de les gravir par derriere. Ils ont chacun une petite hote sur les épaules.*

TOBERNE, *sur le sommet.*

Nous y voilà à la fin.

ERIC, *achevant de monter.*

Ce n'est pas sans peine.

TOBERNE, *regardant la fenêtre de Gernance.*

Ni sans plaisir.

CHRISTIERN, *à Rodolphe.*

D'où viennent ces gens-là ?

RODOLPHE.

Ce sont apparamment des pêcheurs du lac voisin.

TOBERNE.

Descendons et reposons-nous.

ERIC.

Oh ! je sais bien que nous ne passons jamais devant cette maison sans nous y arrêter.

CHRISTIERN *pendant qu'ils descendent.*

Ils viennent ici.

RODOLPHE.

Ils ne feront que passer pour rejoindre la route de la ville; mais il n'est pas prudent de nous laisser voir.

CHRISTIERN.

Entrons dans la forêt. (*On les perds de vue.*)

SCENE IV.

TOBERNE, ERIC. *Ils posent leur hote à côté d'eux.*

ERIC.

Quel diable de chemin avez-vous été découvrir.

TOBERNE.

Il abrege.

ERIC.

Mais il est rude.

TOBERNE, *regardant toujours la fenêtre de Gernance.*

Peut-on trop payer l'air qu'on respire ici ?

ERIC.

Ma foi oui.

TOBERNE.

Tu n'en connais pas le prix.

ERIC.

Mais j'en connais le danger. Pour atteindre au sommet de cette montagne, il faut grimper comme des chats, sauter comme des cabrils, ou rouler comme des boules.

TOBERNE, *regardant la fenêtre qui est fermée.*

Il est donc plus matin que je ne croyais !

ERIC.

Le jour paraît à peine. — Vous avez beau regarder cette fenêtre.

TOBERNE.

J'espere quelle ne tardera pas à s'ouvrir.

ERIC.

Pourquoi ?

TOBERNE.

Gernance sait bien que c'est aujourd'hui que nous portons ici du poisson, en allant à la ville.

ERIC.

Et vous croyez quelle pense à cela ?

TOBERNE.

Ah ! ne m'ôtes pas ma seule consolation.

ERIC.

Vous vous préparez du chagrin, et ça me fait peine. — Devenir amoureux de la fille du chef de ces mines ! Y a-t-il du bon sens ?

TOBERNE.

L'amour ne raisonne pas.

ERIC.

L'amour a tort. — Le pere a une fortune ?

TOBERNE.

La fille a un cœur.

ERIC.

Il est peut-être glorieux.

TOBERNE.

Elle est peut-être sensible !

ERIC.

Vous n'êtes qu'un pêcheur.

TOBERNE.

Je suis un homme.

ERIC.

Oui, mais il y a homme et homme. — Celui-ci en a peut-

être deux cents à ses ordres. — Et... ceux qui commandent...

TOBERNE.

Obéissent à la nature, et devrait respecter ses lois.

ERIC, *après un moment de réflexion.*

Je crois que vous avez raison. (*Il tire ses provisions de sa poche et les étale.*)

TOBERNE.

Que fais-tu donc ?

ERIC

J'ai faim : j'obéis à la nature, et je respecte ses lois. — Le cœur vous en dit-il ?

TOBERNE.

Je n'ai point encore d'appétit.

ERIC, *mangeant.*

Pauvre garçon ! — Il n'y a plus que votre bonne mere que l'amour ne vous fait pas négliger.

TOBERNE *vivement.*

Négliger ma mere ? jamais ! jamais !

ERIC.

A sa santé. (*Il boit. Toberne s'avance vers la maison*)

DUO. N°. II.

TOBERNE.

Trésor d'une ame honnête et pure,
Tendre amour ! doux présent du ciel !
Surmonte un préjugé cruel
Qui fait outrage à la nature.

TOBERNE.

O douce ivresse !
Charme du cœur !
Sans la tendresse
Point de bonheur.

ERIC.

Coule sans cesse,
Douce liqueur :
Sans ton ivresse
Point de bonheur.

SCENE V.

LES MEMES, CHRISTIERN, RODOLPHE *paraissent entre les arbres.*

CHRISTIERN *à Rodolphe.*

CEs gens me gênent, il faut les renvoyer.

RODOLPHE.

En avez-vous le droit ?

CHRISTIERN.

J'en ai le pouvoir et cela me suffit.

RODOLPHE (*à part.*)

Jamais il ne changera.

CHRISTIERN.

Que dis-tu ?

RODOLPHE.

Qu'il faut chasser ces drôles-là.

CHRISTIERN *brusquement à Toberne.*

Que fais-tu ici ?

TOBERNE *tranquillement.*

Je me repose.

ERIC

ERIC, *tremblant.*

Oh ! Quelle mine !

CHRISTIERN.

D'où viens-tu ?

TOBERNE.

De chez moi.

CHRISTIERN.

Où vas-tu ?

TOBERNE.

Où mes affaires m'appellent.

CHRISTIERN, *du ton menaçant.*

Je te commande de t'éloigner à l'instant.

TOBERNE, *le fixant froidement.*

Tu me commande ?

CHRISTIERN, *d'un ton absolu.*

Obéis.

TOBERNE.

Et de quel droit veux-tu me ravir le plus beau présent de la nature ?

CHRISTIERN.

Quoi donc ?

TOBERNE.

Ma liberté.

CHRISTIERN.

Tu oses ?

RODOLPHE, (*bas à Christiern.*)

Point de bruit. On vous entendrait de la maison et tout serait découvert.

CHRISTIERN, *s'appaisant.*

Tu as raison. (*A Toberne avec douceur.*) Approche, je te prie, brave jeune homme.

TOBERNE, *s'approchant.*

A-la-bonne-heure.

CHRISTIERN.

N'ayes point de crainte.

TOBERNE.

Je ne sais pas ce que c'eſt.

ERIC, *tremblant.*

Si fait bien moi.

CHRISTIERN.

Qui es-tu ?

TOBERNE.

Pêcheur.

CHRISTIERN.

Es-tu pauvre ?

TOBERNE.

Quand on se contente de son sort, on est toujours assez riche.

CHRISTIERN.

Comment vis-tu ?

TOBERNE.

AIR. N°. III.

Dans ma Chaumiere obscure
Je respecte la Loi :
Je rends à la Nature
Ce qu'elle a fait pour moi.
Dans mon petit ménage,
Sans trouble et sans remords,
Ma mere vieille et sage
Seconde mes efforts.
Travail, santé, courage, voilà tous nos trésors.

CHRISTIERN, *à Eric.*

Et toi ? que fais-tu ?

ERIC.

AIR. N°. IV.

Pendant le jour je beche,
J'arrose le jardin,
Et je vais à la pêche
Le soir et le matin.
Le plus dur de l'hiſtoire,
C'est toujours d'obéir ;
Et vous pouvez m'en croire,
Je ne sais pas mentir :
Manger, dormir et boire :
Voilà tout mon plaisir.

CHRISTIERN.

Viens-tu souvent ici ?

TOBERNE.

Tous les huit jours.

CHRISTIERN.

Entres-tu dans cette maison ?

TOBERNE.

J'y vais vendre.

CHRISTIERN.

Parles-tu à Gernance ?

TOBERNE, *inquiet.*

A Gernance ?

CHRISTIERN.

Oui : à Gernance.

TOBERNE, *se remettant.*

Elle est aussi bonne que belle ; elle ne dédaigne pas les infortunés.

CHRISTIERN, (*bas à Rodolphe.*)

Rodolphe ? ce pêcheur me paraît intelligent. Si par son moyen je pouvais sans violence, attirer l'ingrate dans les piege ?

RODOLPHE, (*bas.*)

Avec de l'argent vous en ferez ce que vous voudrez.

TOBERNE, (*à part.*)

Qu'est-ce que cela signifie ?

ERIC, (*bas à Toberne.*)

Allons-nous-en.

CHRISTIERN, *à Toberne.*

Jeune homme ? veux-tu me rendre un grand service ?

TOBERNE.

Je n'ai jamais refusé d'être utile.

CHRISTIERN.

Compte sur mes bienfaits... si...

TOBERNE.

N'acheves pas : jamais l'espoir de la récompense ne m'a fait agir contre mon gré. — De quoi s'agit-il ?

CHRISTIERN.

J'aime Germance.

TOBERNE, (*à part.*)

Dieu !

ERIC, (*à part.*)

Il s'adresse bien.

CHRISTIERN.

Il faut... (*On ouvre les volets de la maison de Loffield, après qu'on a entendu trois coups de trompe.*) On ouvre ; entrons dans la forêt, tu connaîtras mes desseins.

TOBERNE, (*à part.*)

Être forcé de me contraindre !

CHRISTIERN.

Tu hésites ?

TOBERNE, *vivement.*

Non : je m'attache à vos pas ; je ne vous quitte plus. — Vous alliez, dites-vous, m'instruire de vos projets ?... Alors...

CHRISTIERN.

Tu me serviras ?

TOBERNE, (*avec force.*)

Je remplirai mon devoir... et c'est à vous que j'en fais le serment sacré !

ERIC, *dans le plus grand étonnement.*

Ah ! bon Dieu ! qui l'aurait cru. (*On entend la ritournelle.*)

CHRISTIERN, *à Eric.*

Suis-nous.

ERIC, *allant à sa hote.*

Et notre poisson ?

RODOLPHE, *le poussant.*

Marcheras-tu !

ERIC.

Il me fait une peur du diable. (*Ils entrent dans la forêt.*)

SCENE VI.

LOFFIELD, GERNANCE, DOMESTIQUES, OUVRIERS.

CHŒUR.

Allons, allons, allons, bon courage,
Il faut mettre un terme au loisir.
Pour un maître bien sage

Le travail est un plaisir.

GERNANCE ET LOFFIELD.

Freres, amis, nous devons nous chérir ;
De nos devoirs n'oublions pas les chaînes.
Les votres sont de nous servir,
Les notres d'adoucir vos peines.

CHŒUR.

Allons, allons,
Bon courage... Descendons.

Cinq ou six Ouvriers descendent avec des échelles jusqu'au premier endroit où ils peuvent s'arrêter : de là ils tendent quelques sacs aux domestiques, pendant qu'un chef descend dans le panier, où, par le moyen de la roue et du contre-poids, on peut descendre et remonter sans aucun secours. Il est important que le public sache qu'il y a deux manieres de sortir de la mine, et qu'on peut s'arrêter à quatre pieds de profondeur. — Pendant la scene suivante, les domestiques, occupés à porter les sacs et les paniers, ne doivent point laisser la scene vuide, afin que Christiern ne soit jamais seul avec Loffield.

GERNANCE, *pendant que les ouvriers descendent.*

L'attachement que ces bonnes gens ont pour toi, me fait un plaisir !

LOFFIELD.

Ma fille ! quand celui qui commande à ses semblables n'en est point aimé, c'est qu'il n'a pas voulu l'être. Le corps du pauvre se fortifie et s'endurcit au travail, mais son ame s'attendrit et s'ouvre à la reconnaissance. — Mon enfant ! traitons les malheureux comme nous-mêmes, ils prendront ce devoir pour un bienfait.

GERNANCE.

Je n'oublîrai pas tes leçons : aussi, quand les habitans du lac viennent nous porter ici du poisson, je les traites toujours avec amitié.

LOFFIELD, *cherchant à lire dans ses yeux.*

C'est bienfait.

GERNANCE.

Il est bien honnête, ce jeune pêcheur.

LOFFIELD.

Il fait son devoir. (*A part.*) Elle y prend trop d'intérêt.

GERNANCE, *soupirant.*

Il est si doux !

LOFFIELD.

Lequel ?

GERNANCE, *ingénûment.*

Est-ce qu'il y en a deux ?

LOFFIELD.

Ils viennent toujours ensemble.

GERNANCE, *baissant les yeux.*

Ah ! c'est vrai.

LOFFIELD, (*à part.*)

Il faut l'éloigner d'ici.

GERNANCE, *après un court silence.*

N'est-ce pas aujourd'hui qu'il a coutume de venir ?

L'OFFIELD, *l'examinant.*

Oui : mais c'est pour la derniere fois.

GERNANCE, *inquiette.*

Comment, la derniere fois ?

LOFFIELD.

Dans deux jours je te mene à Stockholm.

GERNANCE, *de même.*

Pourquoi faire ?

LOFFIELD, *avec amitié.*

Écoute-moi, mon enfant : je suis riche, j'ai fait passer toute ma fortune à la ville, j'ai résolu de t'y conduire, je ne dois pas te laisser consumer ta jeunesse dans ce désert, il ne serait pas possible de te trouver ici un époux digne de toi.

GERNANCE.

Un époux ! je n'en veux point.

LOFFIELD.

L'adolescence est la saison de l'amour.

GERNANCE.

L'amour ! depuis que ce méchant m'en a parlé, je le déteste sans le connaître. *AIR.* N°. V.

C'est à toi que je dois le jour :
Toi seul prit soin de mon enfance ;
Et mon cœur pur comme un beau jour
Ne cache jamais ce qu'il pense.
Vivre sans cesse auprès de toi,
C'est le bien que je me propose.
Crois-moi,
Crois-moi,
Il ne me faut pas autre chose.

LOFFIELD.

Jusqu'ici, par mes soins touchans,
J'ai pu suffire à ton enfance,
Mais tu joins à tes dix-sept ans
Les graces de l'adolescence.
La nature a tout fait pour toi :
Pour suivre la loi qu'elle impose,
Crois-moi,
Crois-moi,
Il te faut encore quelque chose.

SCENE VII.

LOFFIELD, GERNANCE, CHRISTIERN, TOBERNE, *sortant de la forêt*, DOMESTIQUES de Loffield, *allant et venant.*

CHRISTIERN, *à Toberne.*

Elle est-ici ! le sort nous favorise : profitons du moment.

TOBERNE, *l'arrêtant.*

Y songez-vous ? tournez les yeux : les domestiques sont encore là.

CHRISTIERN.

Elle est avec son pere.

TOBERNE.

Pour éclater les soupçons, abordez-les. (*à part.*) Cherchons le moment de l'instruire.

CHRISTIERN, *s'avançant.*

Belle Gernance!

GERNANCE, *effrayée.*

Ce méchant! je m'en fuis.

CHRISTIERN.

Demeurez, de grace.

GERNANCE, *voyant Toberne, s'arrête tout court.*

Le pêcheur!

LOFFIELD, *à Christiern.*

Qui vous amene ici, Monsieur? pourquoi reparaître dans des lieux où votre présence est absolument inutile! que voulez-vous?

CHRISTIERN.

Votre bonheur.

LOFFIELD.

Rentrez, ma fille.

CHRISTIERN.

Souffrez que je lui parle pour la derniere fois.

GERNANCE, *regardant toujours Toberne.*

A cette condition, je reste: (*à part.*) le pêcheur est là; je n'ai plus de peur.

CHRISTIERN, *bas à Toberne.*

Cours avertir qu'on se tienne prêt en cas de besoin.

GERNANCE, (*à part, avec chagrin.*)

Il le connaît!

TOBERNE, *hésitant à s'éloigner.*

Mais...

CHRISTIERN, *d'un ton absolu et assez haut pour être entendu.*

Va, te dis-je.

GERNANCE, (*à part.*)

Il est à ses ordres!

TOBERNE.

J'obéis. (*à part.*) N'excitons pas sa méfiance.

GERNANCE, (*à part d'un ton triste.*)

Ah! que j'en suis fâchée.

TOBERNE, (*à part en s'en allant.*)

O Gernance! te sauver ou mourir. (*Il entre dans la forêt mais il reparaît de temps en temps entre les arbres.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, hors TOBERNE.

LOFFIELD, *à Christiern.*

HÉ bien? qu'avez-vous à nous dire!

CHRISTIERN.

Que j'aime votre fille.

LOFFIELD.

Elle ne vous aime pas.

CHRISTIERN.

Vous ne me connaissez point encore.

LOFFIELD.

Un instant vous a fait connaître.

CHRISTIERN.

La violence de mon amour a pu me porter à des excès : mais si je réparais mes torts ? si je rendais hommage à la vertu ?

LOFFIELD.

Vous rempliriez votre devoir,

CHRISTIERN, (*vivement.*)

Alors je pourrais donc espérer ?

LOFFIELD.

Rien.

CHRISTIERN, *étonné.*

Rien ?

GERNANCE, *d'un ton affirmatif.*

Oh ! rien du tout !

CHRISTIEN, *après une pause.*

Gernance, ai-je un rival ?

GERNANCE.

Qu'est-ce que c'est qu'un rival ?

CHRISTIERN.

Votre cœur s'est-il donné ? — Aimez-vous ?

GERNANCE, *baissant les yeux.*

Mon pere...

LOFFIELD.

Je te permets de répondre.

GERNANCE.

Romance. N°. VI.

Depuis ma tendre enfance
Tranquille dans ces lieux,
Au sein de l'innocence
Je goûte un sort heureux.
Sans trouble, chaque aurore
Vient m'offrir un beau jour ;
Je ne sais point encore
Ce que c'est que l'amour.
On dit que la tendresse
Excite les soupirs,
Tourmente la jeunesse
Et fait fuir les plaisirs.
Afin de me défendre
D'un malheur sans retour,
Je ne veux point apprendre
Ce que c'est que l'amour.

CHRISTIERN.

Ah ! Gernance ! puisque votre cœur est libre, (*avançant*

à elle.) acceptez le sort brillant que mon amour vous destine.

GERNANCE, *reculant.*

Je n'en veux point.

CHRISTIERN.

Savez-vous ce que vous refusez.

GERNANCE, *se sauvant chez elle.*

Un homme que je n'aime pas, et que je n'aimerai jamais. Adieu. (*Elle rentre.*)

SCENE IX.

CHRISTIERN, LOFFIELD, TOBERNE, *paraissant avec précaution.* DOMESTIQUES, *allant et venant.*

CHRISTIERN, *la regardant aller.*

L'Ingrate! (*à Loffield.*) soyez plus raisonnable qu'elle ne rejettez pas un honneur qui doit flatter votre orgueil.

LOFFIELD.

Et si je n'en ai pas?

CHRISTIERN.

Je suis neveu du souverain. — Mon crédit peut vous élever aux plus grands emplois.

LOFFIELD

Je les refuserais,

CHRISTIERN.

Et pourquoi?

LOFFIELD.

Je connais mon insuffisance: un honnête homme ne doit accepter que les emplois qu'il est en état de remplir.

CHRISTIERN.

Placé par moi! qui oserait vous faire un reproche?

LOFFIELD.

Ma conscience.

CHRISTIERN, *se retenant à peine.*

Et vous me refusez votre fille?

LOFFIELD, *d'un ton décidé.*

Oui.

CHRISTIERN, (*avec éclat.*)

Téméraire! quoi, lorsque j'oublie pour elle mon rang, mes ancêtres!

LOFFIELD.

J'aime mieux lui donner pour époux un honnête homme sans ayeux qu'un grand seigneur sans vertu.

CHRISTIERN, *s'en allant.*

Trembles! tu connaîtras dans peu si l'on m'outrage impunément!

LOFFIELD.

L'homme de bien peut être la victime des méchans, mais il ne les craint jamais.

(*Christiern entre dans la forêt, les domestiques rentrent dans la maison.*)

SCENE

SCENE X.

LOFFIELD, TOBERNE.

LOFFIELD.

QUel homme ! ô ma chere Gernance, ce n'est pas là l'époux qui te convient. — Mais ce jeune pêcheur l'occupe, et je dois...

TOBERNE, *sortant de la forêt.*

Digne vieillard. — Écoutez-moi.

LOFFIELD.

Que me veux-tu, jeune homme ? tu parais agité.

TOBERNE.

Celui qui vous quitte en vous menaçant...

LOFFIELD.

Hé bien ?

TOBERNE.

A rassemblé dans cette forêt une troupe de monstres tels que lui : ils veulent enlever Gernance.

LOFFIELD.

Ma fille ?

TOBERNE.

Ne perdez pas un instant : appellez vos ouvriers ; qu'ils quittent le travail ; qu'ils viennent ; je marche à leur tête.

LOFFIELD.

Brave jeune homme ! tu n'obliges pas un ingrat : viens m'aider à descendre et attends-moi ici.

TOBERNE.

Hâtez-vous.

LOFFIELD, *entrant dans le panier.*

Nous avons du temps : le crime ne marche pas en plein jour. (*Quand il est dans le panier.*) C'est assez : le contrepoids suffit pour me descendre. (*Il descend.*)

SCENE XI.

TOBERNE, *seul.*

SA sécurité m'effraye ! ah ! Gernance : ta beauté peut faire oublier à un homme qu'il n'en existe point qui soit digne de toi : mais pourrait-il s'en trouver d'assez féroce pour attenter à ta vertu ? ô ciel ! je les entends. — Seul et sans armes le courage ne peut rien ; la feinte est ma seule ressource.

SCENE XII.

TOBERNE, CHRISTIERN ERIC, *tremblant*, RODOLPHE, TROUPE DE BRIGANDS.

FINALE. N°. VII.

CHRISTIERN.

PLus de pitié, plus de clémence :
Courons, courons à la vengeance.

TOBERNE.

Je suis sans armes, sans défense ;

Verrai-je opprimer l'innocence.

CHŒUR.

Plus de pitié, &c.

CHRISTIERN.

Le désespoir est dans mon cœur!
Courez! secondez ma fureur.

CHŒUR.

Courons! secondons sa fureur.

CHRISTIERN.

Fermez ces voûtes souterraines.

Des brigands traînent des troncs d'arbres pour boucher l'entrée du souterrain : les uns brisent la machine, tandis que les autres roulent de grosses pierres sur les arbres pour mettre obstacle à la sortie des ouvriers.

CHŒUR.

Fermons ces voûtes souterraines.

CHRITIERN.

Angloutissez ces malheureux.

CHŒUR, *travaillant.*

Angloutissons ces malheureux.

CHRISTIERN, *à d'autres brigands, indiquant la maison.*

Brisez la porte : amenez-moi Geruance.

TOBERNE, *les arrêtant.*

Hé! pour quoi lui causer cet effroi douloureux?
Sans efforts, et sans résistance,
Seul, je la conduis en ces lieux.

CHRISTIERN.

Toi?

TOBERNE.

Ma tête en répond.

ERIC, *désespéré, (à part.)*

Il ne vaut pas mieux qu'eux.

TOBERNE.

Armez mon bras par prudence;
Observez tous le silence;
Mon succès n'est pas douteux.

CHRISTIERN.

Sois certain de ta récompense:
Mes bienfaits passeront tes vœux. (*aux brigands.*)
Et vous, entourez ces lieux;
Gardez un profond silence.

Pendant la ritournelle, Christiern prend le sabre d'un brigand, le donne à Toberne; les brigands entourent la maison de Loffield

TOBERNE, (*à part.*)

Soutenez mon bras juste cieux;
Je vais défendre l'innocence
Ou périr à ses yeux.

CHRISTIERN, *au-devant de la scene.*

Amour, quelle est ta puissance!

La plus légere espérance
Calme auſſi-tôt ma fureur.

Tandis que Toberne grimpe le long du mur pour atteindre à la fenêtre après avoir essayé de pousser la porte qui résiste, que Christiern est dans ses réflexions, et que les brigands se rangent autour de la maison : Eric se voyant libre, traverse le théâtre et se sauve à toutes jambes par le chemin qu'il a pris en arrivant.

ERIC, *fuyant.*

Décampons. Je meurs de peur.

Toberne atteint la fenêtre et l'enfonce d'un coup de poing : on entend Gernance jeter un cri prolongé, et dans le même instant où Toberne saute dans la chambre, Gernance sort de la maison en courant, et se trouve entourée de brigands qui descendant avec elle.

GERNANCE, *effrayée.*

Au secours ! au secours ! — Où suis-je ? juste cieux !

CHRISTIERN.

Auprès d'un amant furieux,
Qu'un mot peut rendre à la clémence.

GERNANCE, *retenue par Christiern, appelle de tous côtés.*

Mon pere !

CHRITIERN.

Qu'il céde à mes vœux,
Ou qu'il éprouve ma vengeance.

GERNANCE.

Mon sort est-il assez affreux !

Toberne poursuivi sort de la maison, son sabre est cassé, les domestiques armés de bâtons prennent la fuite en voyant les brigands, et se sauvent du côté de la ville.

TOBERNE, *voyant Gernance avec Christiern.*

Elle a trompé mon espérance !
Je suis désarmé : malheureux.

CHRISTIERN, *à Gernance.*

Toi que j'aime, toi que j'adore,
De toi ton sort dépend encore. (*A genoux.*)
Un seul regard peut m'attendrir.

GERNANCE, *avec mépris.*

Je te méprise, je t'abhorre,
Je te brave, et je sais mourir.

CHRISTIERN, *se relevant furieux.*

Fatal amour, que ta puissance
N'arrête plus mon bras tremblant.
Dieu de meurtre ! dieu de vengeance !
Éteins ma flamme dans son sang.

Christiern saisit brusquement le bras droit de Gernance avec sa main gauche, et leve le poignard sur elle ; elle ploye le genoux et appuie tout son corps sur sa main gauche, dans l'attitude de l'effroi.

TOBERNE, *arrêtant le coup, en colere.*

Arrête !

Christiern le regarde d'un air menaçant : Toberne se contraint, et dit comme en confidence :

Suspends l'effet de ta vengeance :
Que l'effroi la livre à tes feux.
A ses regards conduis son pere ;
Qu'il soit l'objet de ta colere :
Mets sur son cœur
Un fer vengeur ;
Que ce tableau lui fasse horreur.

GERNANCE, *qui a toujours été penchée, leve les yeux pour voir le monstre qui donne un semblable conseil. — Elle reconnaît Toberne et s'écrie avec un sentiment douloureux :*

Ce coup manquait à ma misere !

TOBERNE, *continuant.*

Ce que ton amour n'a pu faire
Tu l'obtiendras par la terreur.

CHRISTIERN, *à une partie des gardes, faisant signe aux autres de rester.*

Venez, secondez mes fureurs.

UNE PARTIE DU CHŒUR *le suivant.*

Courons seconder ses fureurs.

GERNANCE, *tombant évanouie.*

Je me meurs !

TOBERNE, *aux brigands qui restent.*

Amis, si vous les laissez faire,
L'or qu'on va trouver chez son pere,
Ils le partageront sans vous.

CHŒUR, *allant après les autres.*

Courons, ne les laissons pas faire,
L'or qu'on va trouver chez son pere
Doit se partager avec nous.

TOBERNE, *se voyant seul.*

O mon Dieu ! soutiens mon courage,
Anime mon cœur abattus
Je vais sauver ton plus parfait ouvrage.
Mon Dieu ! mon Dieu ! protége la vertu.

Il prend Gernance entre ses bras et l'emporte au haut de la montagne ; on les perd de vue.

CHRISTIERN ET LE CHŒUR *dans la maison.*

Il a trompé notre espérance ;
Malgré nous il a pris l'essor.

On voit remuer les arbres qui couvrent l'entrée de la mine ; on entend les ouvriers.

CHŒUR, *souterrain.*

Ciel ! d'où vient cette résistance ;
Faut-il ici trouver la mort ?

CRISTIERN ET LE CHŒUR, *revenant.*

Il échappe à notre vengeance,
Malgré nous il a pris l'essor.

CHŒUR, *souterrain.*

Mon Dieu ! seconde notre effort,

Nous implorons ton assistance.

CHRISTIERN.

Enlevons, enlevons Gernance.

(*Ne voyant ni Toberne ni elle.*)

Où donc est-elle? — O dieu! je vois mon imprudence :
O traître! ô perfide! ô douleur! (*A des brigands.*)
Courons, suivons le ravisseur. (*Aux autres.*)
Et vous, signalez ma fureur;
Portez par-tout et le fer et la flamme,
L'enfer a passé dans mon ame,
Je ne respire que l'horreur.

Il monte avec peine, suivi de six brigands, par le chemin de la montagne.

CHŒUR *de brigands entrant dans la maison.*

Immolons tout à sa fureur,
Portons par-tout et le fer et la flamme,
Exterminons ce lieu d'horreur.

Ils entrent dans la maison, allument des torches. On voit céder l'obstacle sous les efforts des ouvriers: un d'eux sort le premier, il regarde, et voyant les brigands dans la maison, il sonne sa trompe pour avertir les ouvriers de monter: ils sortent presque les uns après les autres, armés de barres de fer: quand ils sont réunis, ils vont entourer la maison.

CHŒUR d'Ouvriers.

Le ciel protége l'innocence!
Que tout périsse sous nos coups.
Vengeance!

Le feu prend à la maison, les brigands veulent sortir, ils sont assaillis à grands coups et repoussés dans les flammes.

CHŒUR d'Ouvriers.

Périssez tous, ô malheureux!

CHŒUR de Brigands.

Ayez pitié de nous.

CHŒUR d'Ouvriers.

Plus de pitié! non, non, périssez tous.

CHŒUR de Brigands.

Dieu! dieu!

CHŒUR d'Ouvriers.

Non, non!

CHŒUR de Brigands.

Ayez pitié de nous.

Loffield sort avec peine du souterrain; il se traîne sur le théâtre; il se leve et se tourne vers sa maison; au moment où elle s'écroule il jette un cri, prononce: Ma fille! *et tombe évanoui. A mesure que les brigands tentent de sortir, ils sont assommés et jetés dans les décombres brûlans.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'entrée d'un village agréable situé sur les bords d'un lac. — La cabane de Toberne est placée sur un rocher avançant dans le lac ; on y monte par un escalier rustique taillé dans le roc. — Derriere on voit le long du rivage la suite du hameau. — Vis-à-vis, à l'entrée d'un bosquet agréable, Toberne a pratiqué une espece de berceau de verdure sous lequel il y a un banc. — Une chaîne de petits rochers s'étend dans le lac. — On voit autour de la moison des lignes, des nasses, des filets, et tout ce qui annonce l'habitation d'un pêcheur.

SCENE PREMIERE.

LA VIEILLE MERE TOBERNE, *seule.*

Elle descend de sa cabane pendant la musique d'entre-acte : elle a sa quenouille sous le bras gauche et une petite bouteille d'osier à la main : elle se soutient avec sa béquille et va s'asseoir sur le banc.

LA MERE.

Mon fils tarde bien à revenir ! — Il aura chaud en arrivant : je lui ferai boire une petite goute ; cela lui fera du bien. — Ce cher enfant ! — Il n'a pas coutume de s'arrêter si long-temps. (*Elle se leve et va voir du côté du chemin.*) Je ne vois rien : (*allant s'asseoir.*) je suis d'une impatience ! — Seul il fait ma consolation : il est ma seule ressource. Ah ! qu'il me paye bien des soins que son éducation m'a donné ! Il n'était pas né pour être simple pêcheur. — Nous étions dans l'opulence alors. — O ma jeunesse, ma jeunesse ! Hé bien, elle est passée, n'y pensons plus. Quand on travaille avec courage, on supporte la peine avec patience.

RONDEAU : N°. I.

Point de mélancolie,
Bannissons les regrets :
Pour jouir de la vie,
Ne nous plaignons jamais.
J'étais dans ma jeunesse
Gentille comme un cœur,
J'avais de la finesse,
J'avais de la fraîcheur ;
Mais le temps qui s'envole,
A détruit mes appas ;
La raison m'en console,
En me disant tout bas :
Point de mélancolie, etc.
Près d'un époux sensible,
Je trouvais mille appas ;
Mais la mort inflexible
L'arracha de mes bras.

Si le temps qui s'envole
Mit un terme à l'amour,
Mon cher fils m'en console,
Et me dit chaque jour :
» Maman ! maman ! ma bonne petite maman :
Point de mélancolie, etc.

SCENE II.

LA MERE, ERIC.

ERIC, *accourant tout essoufflé.*

Ouf ! ouf !

LA MERE.

C'est toi, Eric !

ERIC.

Ouf ! ouf !

LA MERE.

Tu es seul.

ERIC.

Ah, bon Dieu !

LA MERE.

Où est mon fils ?

ERIC.

Votre fils ! — Ah bon Dieu ! bon Dieu !

LA MERE.

Tu me fais trembler.

ERIC.

Bah ! trembler, ce n'est rien que cela.

LA MERE.

Que lui est-il arrivé ?

ERIC.

Il est... Ah, bon Dieu ! bon Dieu !

LA MERE.

Il aura voulu passer par ce maudit chemin que tu dis si difficile ?

ERIC.

Hélas ! oui.

LA MERE.

Il a tombé jusqu'au fond ?

ERIC.

Tout au contraire.

LA MERE.

Comment ?

ERIC.

Il a grimpé jusqu'en haut.

LA MERE.

Il s'est blessé ?

ERIC.

Belle bagatelle.

LA MERE.

Il est mort ?

ERIC.

C'est bien pis.

LA MERE.

Je n'ai pas une goute de sang.

ERIC.

Pauvre femme !

LA MERE.

Acheve donc.

ERIC.

Il s'est fait...

LA MERE.

Quoi ?

ERIC.

Voleur de grand chemin.

LA MERE.

Toberne, mon fils ? — Es-tu devenu fou ?

ERIC.

Plût au ciel que je le fusse ! je n'aurais pas vu... Ah, bon Dieu !

LA MERE.

Reprends tes sens, Eric : conte-moi tout : tu me fais mourir d'inquiétude.

ERIC.

Ouf ! un petit moment.

LA MERE, *lui donnant la petite bouteille.*

Tiens ; bois un coup.

ERIC, *la prenant.*

Ah ça ! il n'y a point de chagrin qui tienne ; je le veux bien.

LA MERE, *après qu'il a bu.*

Parles maintenant.

ERIC, *lui rendant la bouteille.*

M'y voilà. — Nous avions grimpé... Encore une petite goute.

LA MERE, *lui rendant encore la bouteille.*

Hé ! bois tout, et tire-moi d'inquiétude.

ERIC, *après avoir bu.*

En voilà assez. — Nous avions donc grimpé la montagne, et nous étions assis devant la maison du chef des mines, car votre fils ne passerait pas cet endroit sans s'y arrêter, quand il s'agirait...

LA MERE.

Au fait.

ERIC.

M'y voilà. — Deux hommes à mines rebarbatives se montrent tout-à-coup. — Votre fils n'y prenait pas garde, il avait les yeux cloués sur la fenêtre : mais quand il entendit ces paroles prononcées d'un ton brutal : « Que fais-tu là ? » — Il se retourne comme cela, et repond avec tranquillité : — Mais moi qui ne suis pas endurant, v'là que je me mets à trembler de tout mon corps, car, dès que la colere me prend,

prend, il n'y a plus que la peur qui me retient. — On se fâche : ou se radoucit, et puis on me pousse dans la forêt. — Oh, l'à ! v'là ma tête qui s'embrouille, et il n'y avait plus personne au logis ; ah, bon dieu ! bon dieu !

LA MERE.

Qu'as-tu trouvé dans cette forêt ?

ERIC.

Une bande de gens... Ah, quels gens ?

AIR. N°. II.

Bon dieu, bon dieu, quelles figures !
Ils avaient l'air de scélérats ;
Et l'on jugeait à leurs tournures
Que leur mine ne trompait pas.
Ils se disaient dans leur langage :
» Nous les rosserons,
» Nous les volerons,
» Nous les pillerons,
» Nous les brûlerons.
En voyant tout ce brigandage,
En entendant tout ce tapage,
Sur mon honneur, mon grand honneur,
Jamais, jamais, je n'eus autant de peur.

LA MERE.

Son récit m'a glacé le cœur ;
Jamais, jamais je n'eus autant de peur.

LA MERE.

Après.

ERIC.

Ils nous ont ramené au même endroit, et là... Si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas.

LA MERE.

Quoi donc ?

ERIC.

Ce méchant a ordonné d'enfoncer la porte ; votre fils a demandé un sabre.

LA MERE.

Un sabre !

ERIC.

Et il a grimpé le premier à la fenêtre.

LA MERE.

Toberne !

ERIC.

Quand j'ai vu qu'il s'était enrôlé dans la bande, je n'ai plus songé qu'à me sauver. — Mais cela était difficile.

AIR. N°. III.

Ces messieurs, vraiment malhonnêtes,
Disaient, jurant entre leurs dents :
» As-tu déjà coupé des têtes ?
» Sais-tu bien assommer les gens ?
A ce propos abominable,

Mon cœur se serrait,
Mon œil se troublait,
Mon genou ployait;
Tout mon corps tremblait:
Et prenant l'instant favorable,
Je me suis sauvé comme un diable.
Sur mon honneur, etc.

LA MERE.

Son récit m'a glacé le cœur, etc.

ERIC.

Ah, bon dieu, bon dieu!

LA MERE, *hors d'elle-même.*

Eric, cela n'est pas possible! tu t'es trompé.

ERIC.

Je l'ai vu grimper le long du mur... Comme cela.

LA MERE, *jetant sa quenouille.*

Je ne veux m'en fier qu'à moi-même. — Donne-moi ma béquille.

ERIC.

Pourquoi faire?

LA MERE.

Je veux aller trouver mon fils.

ERIC.

Sur la montagne?

LA MERE.

Par-tout.

ERIC.

Et qui vous en donnera la force?

LA MERE.

L'amour d'une mere.

ERIC.

Y pensez-vous? à votre âge.

LA MERE.

Quand il faut sauver l'honneur de son fils, une mere n'a jamais que vingt ans. — Viens, viens.

On entend une ritournelle, et l'on continue à parler jusqu'à l'entrée du chœur sans que la musique s'arrête.

SCENE III.

Les mêmes, TOBERNE, GERNANCE, PÊCHEURS, FILLES DU VILLAGE.

LA MERE.

QU'est-ce que c'est que cela?

ERIC, *voyant accourir Toberne.*

Hé, c'est lui! tenez.

LA MERE, *avec un cri de joie.*

Mon fils!

TOBERNE, *dans ses bras.*

Ma bonne mere! (*Il embrasse sa mère et retourne au-devant de Gernance.*)

CHŒUR.

Venez, venez, soyez tranquille ;
Calmez vos sens : rassurez-vous ;
Vous trouverez dans cet asile
Des soins touchans, des plaisirs doux ;
Point de faste, point d'opulence,
Peu de besoins, nuls vains désirs :
La paix, le calme et l'innocence,
Voilà nos biens et nos plaisirs.

TOBERNE.

Vous resterez près de ma mere,
Elle adoucira vos douleurs ;
Dépôt sacré que je revere,
Soyez sans trouble et sans frayeur.

GERNANCE.

Tableau touchant, séjour paisible !
Ah ! si mon pere était présent ;
Pour son cœur pur, tendre et sensible,
Que ce moment serait charmant.

CHŒUR.

Venez, venez, soyez tranquille, etc.

LA MERE.

Mon fils, mon pauvre enfant ! que tu m'as donné d'inquiétude.

TOBERNE.

Pardon, ma mere : mais j'ai sauvé l'innocence et la beauté, pouvais-je m'occuper d'autre chose.

LA MERE.

Ah ! je te reconnais bien. (*A Gernance, la faisant asseoir.*) Venez, ma fille, venez.

GERNANCE.

Qu'un si doux accueil me touche !

TOBERNE, *aux pêcheurs.*

Mes amis, si l'on osait violer son asile, — Je compte sur votre appui.

UN PECHEUR.

Nous te le promettons.

LA MERE, *à Eric.*

Hé bien, Eric ?

ERIC.

Je n'en reviens pas. (*A Toberne.*) Quoi ? vous ne vous êtes pas mis !...

TOBERNE.

Acheve donc.

ERIC.

De leur bande.

TOBERNE.

As-tu pu le croire : ne pouvant les combattre il a fallu les tromper. J'ai feint de seconder leurs desseins...

ERIC, *avec la plus grande joie.*

Je ne suis qu'une bête, on me l'a toujours dit. Ah, bon dieu, que je suis donc content!

GERNANCE.

Mais mon père, mon pere.

TOBERNE, *vivement.*

Ah, mes amis! elle a raison. Je ne me suis d'abord occupé que d'elle; mais son pere est enfermé dans la mine: il faut l'aller délivrer.

GERNANCE, *avec reconnaissance.*

Ah, Toberne!

LES PECHEURS.

Allons, allons.

TOBERNE.

Je vais guider vos pas par le chemin le plus court.

LA MERE, *l'arrêtant.*

Tu veux nous laisser seules? et qui la défendras si l'on vient la chercher ici?

TOBERNE, *hésitant.*

Il est vrai. — Mais comment trouveront-ils...

ERIC, *vivement.*

Je les conduirais.

TOBERNE, *étonné.*

Toi?

ERIC, *avec fermeté.*

Moi! moi!

TOBERNE.

Tu oserais retourner...

ERIC.

Quand il faut faire le mal, j'ai une peur du diable, mais j'ai toujours du courage, quand il s'agit d'une bonne action. (*Aux Pêcheurs.*) Venez, venez: — (*A Toberne.*) gardes-la bien: nous allons prendre les cavaliers avec nous, et nous vous ramenerons son pere.

GERNANCE.

Je n'aurai plus rien à désirer. (*Eric sort avec les Pêcheurs.*)

SCENE IV.

TOBERNE, LA MERE, GERNANCE.

LA MERE, *conduisant Gernance sous le berceau qui doit être à la premiere coulisse.*

Asseyez-vous donc, ma belle, — (*à Toberne:*) à propos — tiens mon fils, bois une petite goute.

TOBERNE, *refusant.*

Bien obligé, ma mere.

LA MERE, *se plaçant entre-eux.*

Mets-toi là, vous ici, — et moi entre vous deux: çà contez-moi tout ce qui s'est passé.

TOBERNE.

Laissons-la respirer un moment.

GERNANCE.

Bonne mere, si vous saviez toutes les obligations que j'ai à votre fils !

TOBERNE.

Si vous saviez avec quel plaisir j'ai sauvé l'innocence !

GERNANCE.

C'est le plus grand service.

TOBERNE.

C'est le plus beau jour de ma vie.

GERNANCE.

Je ne l'oublierai jamais.

TOBERNE, *avec timidité.*

Jamais ?

GERNANCE, *avec sentiment.*

Oh ! jamais !

Leurs yeux se rencontrent ; ils les baissent en rougissant, et depuis ce moment ils adressent tout à la mere, sans oser se regarder.

LA MERE.

Bien ma fille : la reconnaissance est la vertu des belles ames.

GERNANCE.

Quand je l'ai cru coupable, oh ! que cela m'a fait de peine !

TOBERNE.

Quand je l'ai vue en danger, oh ! que cela m'a fait de mal !

GERNANCE.

Je le croyais si bon !

TOBERNE.

Je la voyais si belle !

GERNANCE.

Je n'osais lui parler.

TOBERNE.

Je ne pouvais la défendre.

GERNANCE.

Je sentais défaillir mon cœur.

TOBERNE.

Je sentais bouillonner mon sang.

GERNANCE.

La mort était ma seule espérance.

TOBERNE.

La feinte était ma seule ressource.

GERNANCE.

Je cédai à mon désespoir.

TOBERNE.

J'éloignai son ravisseur.

GERNANCE.

Je perdis connoissance.

TOBERNE.

Je l'emportai dans mes bras.

Toberne,

GERNANCE.

Généreux service !

TOBERNE.

Précieux fardeau !

GERNANCE.

Peu-à-peu je repris mes sens.

TOBERNE.

Je cherchais à dissiper ses craintes.

GERNANCE, *se jettant dans les bras de la mere.*

Et il n'eut pas de peine à réussir.

Dans le même moment, Toberne se courbe sur une main de sa mere qu'il baise avec transport.

LA MERE, *attendrie.*

Pauvres enfans ! ils me font pleurer de joie.

TOBERNE.

C'est à vous, ma bonne maman, à la rassurer, à lui dire combien elle sera aim'... (*s'arrêtant tout-à-coup.*) respectée, et à lui rendre ce séjour aussi agréable qu'il vous sera possible.

LA MERE, *se levant ainsi que Gernance et Toberne.*

Ma fille, vous êtes ici en sûreté comme chez votre pere, mon fils est jeune, mais il est honnête. — Il sait qu'on doit des secours au malheur, et du respect à l'innocence: restez avec lui sans crainte: je vais tout arranger là haut pour vous recevoir: on n'est pas maître d'avoir de la richesse, mais on l'est toujours d'avoir de la propreté. (*Elle monte à sa cabane.*)

SCENE V.

GERNANCE, TOBERNE, *ils sont un moment sans oser se parler, ni se regarder.*

GERNANCE.

Qu'elle est bonne, votre mere !

TOBERNE.

Aussi je l'aime !

GERNANCE.

Comme j'aime mon pere; (*avec tristesse.*) mais...

TOBERNE.

Qu'avez-vous ?

GERNANCE.

Où est-il ?

TOBERNE.

Avec ses ouvriers, il n'a rien à craindre.

GERNANCE, *le mouchoir sur les yeux.*

Ah, Toberne !

Duo. N°. IV.

TOBERNE.

Rassurez-vous, séchez vos larmes;
Autour de vous fixez les yeux,
Et goûtez les paisibles charmes
Du calme qui regne en ces lieux.

GERNANCE.

Ces bords charmans, ces toits paisibles
Offrent des tableaux enchanteurs ;
Mais ce qui plaît aux cœurs sensibles,
Ce sont les soins consolateurs.

TOBERNE.

Puissent-ils à jamais détruire
Jusqu'au souvenir du malheur.

GERNANCE.

Le juste prix de la candeur,
C'est le sentiment qu'elle inspire.

GERNANCE.

Ah ! si vous connaissiez mon cœur !

TOBERNE.

Si dans le mien vous pouviez lire,

ENSEMBLE.

Vous verriez que votre bonheur
Est le seul bien que je désire.

(*Leurs yeux se rencontrent encore, ils restent interdits.*)

TOBERNE, (*à part.*)

De quel trouble suis-je agité ?

GERNANCE, (*à part.*)

Ah ! malgré moi mon cœur soupire !

ENSEMBLE, (*à part.*)

Cachons ma sensibilité,
Peut-être elle pourrait détruire
Son calme et sa sécurité. (*Ils n'osent se parler.*)

ENSEMBLE.

Mais pourquoi ce profond silence ?
M'a-t- { il / elle } entendu soupirer ?

(*Après une pause.*)

GERNANCE, (*avec embarras.*)

Toberne ?

TOBERNE, *de même.*

Gernance ?

ENSEMBLE, (*à part.*)

L'air où son nom se mêle est doux à respirer.

(*se rapprochant.*)

Rassurons-nous, séchons nos larmes,
Espérons un sort plus heureux,
Et goûtons les paisibles charmes
Du calme qui regne en ces lieux.

SCENE VI.

Les mêmes, LA MERE, *à sa fenêtre.*

LA MERE, *appellant.*

Toberne ?

TOBERNE.

Ma mere ?

LA MERE.

Si tu ne vas pas à la pêche, nous n'aurons rien de bon à donner à cette belle enfant.

TOBERNE.

Ah! c'est vrai!

LA MERE.

J'ai descendu tes lignes.

TOBERNE.

Bien obligé.

LA MERE.

Mets-toi là, sur la petite roche, le lac est si poissonneux qu'il ne te faudra qu'un moment.

TOBERNE, *prenant ses lignes.*

Je pars.

GERNANCE.

Ne soyez pas long-temps.

TOBERNE.

Vous n'avez pas besoin de me le recommander.

LA MERE, *rentrant.*

Vas vîte.

GERNANCE,

Adieu Toberne.

TOBERNE.

Adieu Gernance. (*Gernance le suit des yeux; il tourne souvent la tête.*)

SCENE VII.

GERNANCE, *sur le devant du théâtre*, TOBERNE, *sur les rochers.*

GERNANCE.

QU'il est aimable! qu'il est honnête! non, jamais je ne pourrai.. — le voilà qui court sur les roches: il tourne la tête de ce côté. — Aye! il a fait un faux pas en voulant me regarder, — je suis toute tremblante, — il monte, — il me fait une peur!... le voilà, — le voilà: — il est assis; il ne court plus de risques, — je suis tranquille.

SCENE VIII.

GERNANCE, *sur la scene*, LA MERE, *sur sa porte*, TOBERNE, *sur un rocher.*

LA MERE.

VOus ne montez pas, mon enfant!

GERNANCE, *regardant du côté où est Toberne.*

Permettez-moi de rester ici, la vue est si agréable!

LA MERE, *rentrant chez elle.*

A votre aise, ma fille.

SCENE IX.

GERNANCE, *seule.*

TOberne! c'est de moi que tu t'occupes; c'est pour moi que tu travailles! que d'obligation! AIR.

AIR. N°. V.

Soins généreux, céleste bienfaisance,
Dans mon cœur restez à jamais.
Toberne, ma reconnoissance
Sera le prix de tes bienfaits.
Ton cœur sensible
Chérit l'honneur :
Ton front paisible
Peint la candeur :
Ta voix flexible
Charme mon cœur !...
Suis généreux, céleste bienfaisance, etc.

Elle regarde encore du côté de Toberne, et voyant qu'il est placé de maniere à ne pouvoir en être vue, elle va s'asseoir sous le berceau.

SCENE X.

GERNANCE, *assise*, CHRISTIERN, *sortant du bosquet du côté où elle est assise*, LES BRIGANDS, *qui ont suivi Christiern.*

CHRISTIERN, *aux brigands.*

CErtainement ce pêcheur habite les bords de ce lac ; c'est près d'ici qu'il aura déposé sa proie ; je vais m'en informer, restez cachés sous ses arbres et soyez prêts au premier signal.

(*Les Brigands rentrent dans le bosquet.*)

CHRISTIERN, *descendant le long des arbres.*

O passion funeste ! les remords seront-ils le seul prix des crimes que tu m'as fait commettre ! (*Il se trouve contre le berceau, et apperçoit Gernance qui lui tourne le dos.*) Une femme ? peut être pourra-t-elle m'instruire : (*à Gernance sans la reconnaître.*) Ma bonne ? voudriez-vous me dire... (*Gernance se retourne, le reconnaît, et jette un cri.*)

GERNANCE.

Dieu ! ce monstre. CHRISTIERN.

Gernance ! ô bonheur !

GERNANCE, *n'osant crier, la voix étouffée par la peur.*

Toberne ! CHRISTIERN.

Écoutez-moi. GERNANCE.

Ah, malheureuse ! CHRISTIERN.

De grace, écoutez-moi. GERNANCE.

Homme cruel ! que t'ai-je fait pour me persécuter ? que veux-tu ? CHRISTIERN.

L'espérance ou la mort.

GERNANCE, *avec horreur.*

L'espérance ? toi ? ô dieu ?

CHRISTIERN.

Ne voyez plus en moi cet amant fougueux que ses propres excès font rougir : un homme puissant, un prince est à vos pieds ; soyez souveraine de ses volontés. Gernance, le désir de vous plaire domptera ma férocité, adoucira mon caractere ; ce n'est qu'à force de vertus que je chercherai à vous mériter.

GERNANCE.

Toi, des vertus ? imposteur ! — Laisse-moi, je n'attends rien de toi, je ne veux rien de toi.

Pendant toute cette scene, la crainte fait reculer Gernance de maniere que Toberne ne puisse voir ni elle ni Christiern que les arbres du berceau lui cachent : d'ailleurs Toberne qui la croit dans sa cabane, porte plus souvent ses regards sur la fenêtre qu'ailleurs.

FINALE. N°. VI.

CHRISTIERN.

Je voulais gagner votre estime,
Ingrate ! et vous me repoussez ;
Si je retombe dans le crime,
C'est vous, c'est vous qui m'y forcez.

GERNANCE.

Vous voulez gagner mon estime,
Barbare ! et vous me menacez :
Si je hais celui qui m'opprime,
C'est vous, c'est vous qui m'y forcez.

CHRISTIERN.

Rendez mon cœur à la clémence.

GERNANCE.

Rendez-moi le calme et la paix.

CHRISTIERN.

Je passerai votre espérance...

GERNANCE, *avec mépris.*

Par le nombre de vos forfaits.

CHRISTIERN.

Ne refusez pas mes bienfaits.

GERNANCE, *voulant s'échapper.*

Laissez-moi fuir votre présence.

Elle prend son temps, traverse le théâtre poursuivie par Christiern; dans ce moment Toberne est baissé, comme pour mettre le poisson qu'il vient de prendre, dans le filet qu'il a emporté.

CHRISTIERN, *la poursuivant.*

Je vous suivrai. GERNANCE, *fuyant.*

Quel embarras !

CHRISTIERN.

Je braverai... GERNANCE.

N'approchez pas.

CHRISTIERN.

C'est trop, c'est trop de résistance.

GERNANCE, *montant précipitament l'escalier.*

Toberne, vient sauver Gernance.

CHRISTIERN, *montant moins vîte qu'elle.*

Aux enfers j'irai te chercher.

GERNANCE, *entrant dans la cabane.*

Ma mere ! ô ciel !

SCENE XI.

CHRISTIERN, *montant l'escalier*, GERNANCE, *à la fenêtre, prête à se jetter dans le lac*, LA MERE, *sur la porte, en défendant l'entrée un couteau à la main*, TOBERNE, *sur les rochers*, LOFFIELD, ERIC, les Pêcheurs, les Femmes du Village, les Ouvriers *des Mines*, la Maréchaussée Suédoise.

LA MERE, *menaçant Christiern.*

O Se approcher !

CHRISTIERN.

Tu ferais en vain résistance.

LA MERE.

Pour aller jusqu'à l'innocence,
C'est sur mon corps qu'il faut marcher.

CHŒUR, *arrivant par le village et ne pouvant être vu de la maison.*

Venez, venez, plus de souffrance,
Plus de chagrins, plus de danger,
Toberne a sauvé l'innocence,
En plaisirs tout va se changer.

Pendant ce chœur qui arrive de loin, la scene marche toujours.

CHRISTIERN, *à la mere.*

Osez-vous faire résistance ?

LA MERE.

C'est sur mon corps qu'il faut marcher.

GERNANCE, *presque hors de la fenêtre.*

Toberne, viens sauver Gernance.

CHRISTIERN, *appellant ses gens.*

Accourez !

Les brigands sortent du bosquet dans le moment où les pêcheurs paraissent sur la scene.

LA MERE, *voyant les pêcheurs, avec joie crie à Gernance.*

Gernance ?
Les voilà !

GERNANCE, *voyant les brigands, dit avec effroi.*

Les brigands.

CHRISTIERN, *voyant les mineurs et les ouvriers, crie aux brigands en redescendant.*

Venez me secourir.

GERNANCE, *à Toberne.*

Adieu, Toberne ; il faut mourir.

Gernance se recule, prend son élan et se jette dans le lac ; Toberne s'y précipite en même-temps et on les perds de vue derriere la maison. Tout le monde à vu tomber Gernance. Cri général. Tableau. Aprés un un moment d'effroi, tout est en mouvement : les brigands veulent fuir, sont poursuivis : Christiern est arrêté par la Maréchaussée : Loffield tombe dans les bras d'Erio : la mere tombe penchée sur l'escalier : les pêcheurs courent du côté du lac.

LES PÊCHEURS.

Courons, courons les secourir.

LOFFIELD, *à Christiern tenu par les archers.*

Tiens, cruel ! voilà ton ouvrage :
De douleur tu me vois gémir.

CHŒUR, *le traînant au-devant du théâtre.*

Monstre affreux, voilà ton ouvrage ;
Il fait horreur, il fait frémir
A la beauté tu fis outrage,
Nos bras vengeurs vont te punir.

CHRISTIERN, *avec le second chœur.*

Sort ! barbare ! cruel outrage !
La honte ajoute à mon tourment.
O dieu vengeur ! punis ma rage,
Écrase-moi, dieu menaçant.

CHŒUR GÉNERAL.

Tous ensemble faisons serment
D'être l'appui de l'innocent,
Et puisse un jour notre courage
Exterminer tous les tyrans.

SCENE XII.

Les mêmes, TOBERNE, GERNANCE, *mouillés et ramenés par les Pêcheurs: les Brigands attachés et ramenés par les ouvriers des mines.*

LES PÊCHEURS *d'un côté*, ET LES OUVRIERS *de l'autre.*

Les voilà, les voilà.

LOFFIELD, *courant à Gernance.*

Ma fille!

LA MERE, *descendant l'escalier.*

Elle respire! ô mon dieu! (*On l'entourent.*)

LOFFIELD.

Elle revient à elle.

GERNANCE.

Où suis-je: (*elle voit Loffield et se jette dans ses bras:*) Mon pere!

LOFFIELD, *lui montrant Toberne.*

Voilà ton libérateur.

GERNANCE, *avec attendrissement.*

Encore lui! — Ah, Toberne!

UN OUVRIER.

Que son tyran périsse à ses yeux.

CHRISTIERN.

Frappez: la vie m'est odieuse.

L'OUVRIER, *levant sa barre de fer sur lui.*

Meurs donc, scélérat.

LOFFIELD, *couvrant Christiern de son corps.*

Arrêtez, mes enfans: — qu'allez-vous faire?

L'OUVRIER, *voulant le frapper.*

Vous venger.

LOFFIELD, *l'arrêtant.*

Au nom de l'équité, ne souillez pas vos mains.

L'OUVRIER, *étonné.*

Quel est votre projet?

LOFFIELD.

De vous épargner à tous des remords.

L'OUVRIER.

Vous voulez sauver sa vie?

LOFFIELD.

Non: je veux sauver votre honneur.

L'OUVRIER.

Le crime...

LOFFIELD.

C'est le partager que de s'arroger le droit de le punir.

L'OUVRIER.

Il a mérité la mort.

LOFFIELD.

Livrez-le à la rigueur des loix. — Les loix, mes amis, les loix! respectons-les: elles font le bonheur des peuples: elles

augmentent sa force : elles assurent sa gloire : pénétrons-nous de ces grandes vérités, et si nous sommes forcés à répandre du sang humain, tournons nos bras vengeurs contre les ennemis de la patrie, et que la paix, ce fruit précieux de la victoire, vienne sécher les larmes que l'humanité nous aura fait répandre.

TOUS, *aux cavaliers.*

Emmenez-le, emmenez-le.

CHRISTIERN, *veut parler, il est entraîné avec les siens sans qu'on veuille l'entendre.*

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, hors Christiern, ses Gens et les Archers.

LOFFIELD, *à Toberne.*

Bon jeune homme ! comment m'acquitter envers toi ?

GERNANCE, (*vivement.*)

Ah, mon pere ! il m'a sauvé deux fois la vie. — Il a plus fait : il m'a sauvé l'honneur. Pour prix de tant de bienfaits vous ne lui pouvez offrir que moi-même.

TOBERNE.

Ah, Gernance !

GERNANCE, *se jetant dans les bras de son pere.*

Je l'aime.

LOFFIELD.

Embrasse ton époux.

TOBERNE.

O bonheur !

LA MERE.

Elle sera ma bru ! oh, comme j'aurai soins des petits enfans !

ERIC, *sautant de joie.*

Bon dieu, bon dieu, que je suis donc content !

LOFFIELD.

Je m'établis sur ce rivage, j'y ferai bâtir un hospice, je serai le pere de tous ces braves gens, et ma fortune répandra l'aisance parmi ce peuple bienfaisant.

CHŒUR : N°. VII.

Que la paix regne en ce séjour,
Que toute crainte en soit bannie ;
L'amitié, le calme et l'amour,
Sont les vrais trésors de la vie.

TOBERNE ET GERNANCE.

Pere adoré, mere chérie,
Nous embellirons vos vieux jours.

LOFFIELD ET LA MERE.

Fils bien aimé, fille chérie,
Nous partagerons vos beaux jours.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que la paix, etc.

FIN.